

Schwartz et Banach



Le maître Laurent Schwartz instruisait ses élèves.
« L'espace est de Banach quand il est vectoriel
Tout en étant normé, ce qui est essentiel,
Et complet par surcroît, ce qui, je le relève,

Pourrait se définir de manière assez brève.
Au pays de Banach, en voyage officiel,
J'aperçus un tramway qui portait (juste ciel)
Le nom de ce grand homme. Aussitôt je me lève

De sur mon banc public, pour tenter l'aventure
D'aller au terminus de ces belles voitures,
Une place Banach, à ce qu'il me semblait,

Où, si j'étais allé, j'aurais pris une vue
Du professeur Banach sous forme de statue ;
Mais je n'en ai rien fait. Le tram était complet. »

Apollinaire voit des anges

Apollinaire a dit : « Il neige, on voit des anges ».
Quel merveilleux propos ! « Deux anges costumés,
Dont l'un est cuisinier, occupé à plumer
Une oie (pour les flocons) et l'autre (c'est étrange)

Officier en tenue, est-ce donc lui qui mange
La chair de l'oie rôtie, a-t-il donc allumé
Un feu que nul, pourtant, ne semble voir fumer...
Et d'autres sont chanteurs, cela ne nous dérange

Pas, car c'est un métier qu'on leur voit souvent faire. »
Voilà, ce texte n'est pas truffé de mystères,
Pourquoi fut-il écrit, pour rien, pour des amours

Que la vie contraire, une vie de poète
Qui au quotidien donne un petit air de fête ;
Retiens cette synthèse : « Il neigeait, un beau jour ».

Le soleil préfère la lune

Lune et soleil glissant au long du firmament
Ont l'air de deux oiseaux qui jouent à se poursuivre.
De leur trajet forcé, nul jour ne se délivrent
Ces deux corps qui jamais ne furent des amants.

La vie de tous les jours a son lot de tourments ;
C'est ce que le folklore appelle « apprendre à vivre »,
Et ce n'est qu'en marchant qu'on voit la marche à suivre.
On ne la voit jamais longtemps ni clairement.

Lune et soleil du fait ne semblent point conscients,
C'est pourquoi on les voit toujours rester patients,
Exécutant leur danse absurde et innocente.

Quant à nous, il nous faut des doses de fiction
Pour échapper à nos fatales conditions,
Et à ce long parcours qui n'est qu'une descente.

Piaf-Tonnerre et les nuages

Piaf-Tonnerre alla voir le marchand de nuages
Pour en emprunter un d'ici le lendemain,
Grand comme trois maisons ou guère davantage,
De quoi y recevoir quelques frères humains

Choisis parmi les fous, les rêveurs, les volages,
De ceux à qui l'argent coule au travers des mains.
Il en a recruté de tous lieux, de tous âges,
Qu'il avait rencontrés au hasard des chemins.

Le marchand bienveillant lui montre le système
Pour amener au sol les beaux nuages blêmes.
Il dit à Piaf-Tonnerre : « Allons, prenez-en soin,

Ne les tachez pas trop, ne froissez pas leur ailes. »
Piaf-Tonnerre, au milieu des ces murs de dentelles,
N'entend plus le marchand, dont il est déjà loin.

Arthur entend des phrases

Vole dans l'air un goût de cendre
Et dans l'âtre un bois brûle fort,
Pendant que le village dort.
J'ai des chaînes que je veux tendre

D'étoile en étoile, et m'y rendre
Pour danser sur ces chaînes d'or,
Par-dessus l'étang dont le bord
Verra les frondaisons descendre.

C'est une cloche de feu rose
Qui sonne au ciel. Je me repose
Après avoir goûté l'air pur.

Il pleuvra de l'encre de Chine
Et ce seront des gouttes fines
Traçant des lignes sur les murs.

Moréas voit des matelots

Marins presque noyés par l'océan qui danse,
Capable d'épuiser les plus vaillants rameurs,
Comme ils ont regretté de n'avoir nul rimeur
Parmi eux pour chanter cette aventure intense !

Sur le sable ils ont pu terminer leurs errances,
S'installer sur le sol, bercés par la rumeur
De l'océan qui peut se montrer endormeur
Au temps où le soleil a perdu sa brillance.

Le sommeil des errants est bercé par les ondes
Parvenant sur les bords de cette mer profonde
Pour apporter aux gens rêves et cauchemars.

Maint dormeur voit en songe une immense baleine,
Ou croit entendre au loin la voix de la sirène,
Ou rêve, avec plaisir, qu'il mange du homard.

Franc-Nohain voit un pape

*Dans sa coquette et riche et noble résidence,
Monsieur Benoît a dit : voici ma démission.
Les cardinaux, soudain, sont pleins d'agitation
Et disent : il va nous falloir de la patience.*

*Avec ça c'est la vie moins belle, comme on pense,
Pour les fans de Benoît, qui, dans ces conditions,
Ne savent plus s'ils sont dans la désolation
Ou dans l'admiration devant sa clairvoyance.*

*Il a noirci sa lampe, étant si travailleur ;
Prendre un juste repos, ce n'est pas un malheur,
Brûler dans un couvent d'une modeste flamme*

*Et s'éloigner du monde à petits pas légers,
Par son ange gardien dignement protégé,
Et par son oraison montant vers Notre Dame.*

Richepin voit l'infini

L'infini ne tient pas dans une petite âme.
Tu peux, sans te lasser, voir le soleil levant,
T'imprégner de la mer et t'enivrer du vent,
Te glacer dans les monts, te rôtir à la flamme,

T'exclamer comme un coq ou comme un cerf qui brame,
T'asseoir dans un fauteuil ou marcher en rêvant,
Tu peux lire jusqu'à devenir un savant,
Tu peux même rimer des sonnets et des drames,

Mais tu n'atteindras pas (et tu l'as toujours su)
Le seuil de l'infini. Or, n'en sois point déçu,
Et ne te montre pas à toi-même implacable,

Puisque l'espoir en toi est ferme, et persistant.
Il ne convient donc point qu'un songe ne t'accable...

-- Je sais bien. Je sais bien... Et je souffre, pourtant.

Avec Rosemonde Gérard

Le fils du charpentier ne dit point « Sois soumise »
À l'abeille, à la fleur, à l'ombre, à la fourmi.
Il ne leur a pas dit de venir à l'église
Chanter "Pater Noster" avec tous leurs amis.

Il aime les frissons de leur âme indécise
Et leur soulagement sous le ciel éclairci.
Parfois, pour s'amuser, il leur fait des surprises
Et j'ai comme une idée qu'ils lui en font aussi.

Mais l'homme est obstiné à dire sa prière,
Alors que s'il aimait respirer la bruyère
Au profond des forêts, si son coeur palpitait

Pour un bleu papillon qui dans la brise vole,
Il serait entouré de forces bénévoles
Dans ce vaste univers qui frémit, et se tait !

Fréchette voit des sonnets

Un sonnet, c'est plus grand qu'un insecte ou qu'un ver ;
Il peut enthousiasmer une foule joyeuse,
Faire rire la femme en sa robe soyeuse,
Et parfois, au plaisir, il donne le feu vert.

Si la vie du poète a parfois des revers,
Si sa plume a des jours d'inspiration railleuse,
Il demeure au pouvoir des muses merveilleuses
Qui changent en printemps les plus sombres hivers.

Aujourd'hui, ton coeur est au pouvoir d'une femme :
Il ne t'est plus donné de disperser ta flamme,
Vous êtes l'un pour l'autre un monde, désormais.

Aussi, que dirais-tu, homme à l'esprit véloce,
Si tous tes invités, rimeurs comme jamais,
Lui offraient leurs sonnets comme présents de noce ?

Baudelaire voit des encensoirs

L'amour est une fleur dont la vie est la tige,
Nos poèmes ne sont que vapeurs d'encensoirs ;
La fin est assombrie par la venue du soir,
Puis survient, dans la nuit, un semblant de vertige.

Nos poèmes ne sont que vapeurs d'encensoirs ;
Au plus profond des bois le son du cor s'afflige,
Puis survient, dans la nuit, un semblant de vertige,
Pour l'âme solitaire éternel reposoir

Au plus profond des bois le son du cor s'afflige,
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?
Pour l'âme solitaire éternel reposoir ;
Le café refroidi au fond du bol se fige.

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?
De ce soir envoûtant je n'ai pas de vestige.
Le café refroidi au fond du bol se fige,
Le fils du charpentier dort dans son ostensor.

Théophile de Viau voit une flamme

Étrange est ce métier que l'on fait en rêvant.
Le poète, emporté dans d'obscures pensées,
Soit de l'instant présent, soit de sa vie passée,
En imagination plus qu'en acte est vivant.

Il est vibrant de mots, dans l'aube, se levant,
Il a devant ses yeux une image insensée,
Sa syntaxe est parfois quelque peu défoncée
Car ce qui est derrière eût pu être devant.

Sa versification est un jeu de folie ;
C'est de vaine passion et de mélancolie
Qu'il fait proliférer les rimes sans raison.

L'écho d'anciens sonnets résonne dans son âme,
Il mijote un breuvage, assemblant des poisons
Qui tout au long des jours alimentent sa flamme.

Lion avec HDR

Le loup dit au lapin : « Que fais-tu, ces jours-ci ? »
Le lapin lui répond : « Je prépare une thèse. »
Le loup se dit alors : « Serait-ce une foutaise ?
(Mais je l'ai vu souvent sur son derrière assis). »

Or, sur ce loup, nul n'a plus rien su de précis.
De même a disparu le tigre du diocèse ;
Puis nombre de jaguars, sans la moindre exégèse.
Donc le renard s'y est intéressé aussi.

Au terrier du lapin, il fait une inspection ;
Rien de particulier n'attire l'attention,
Sauf, du tigre, les os, morceaux non comestibles,

Auprès d'un lion qui siège en un vaste fauteuil.
Que vous soyez lapin, belette ou écureuil,
Choisissez, pour la thèse, un directeur crédible.

Rimbaud à Roncevaux

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Avance vers l'Espagne avec le fier Roland.
De Sarrazins feront grandiose boucherie ;
Déjà leur pas est vif, et leur coeur est ardent.

L'empereur aime mieux la guerre qu'une orgie,
Sur un champ de bataille est plus de liberté
Qu'en une riche salle éclairée de bougies.
Tout le jour il chevauche, et n'est point éreinté.

Roland est absorbé dans sa pensée muette.
Il craint que l'avenir n'apporte du remords,
Il craint la damnation, s'il ne craint pas la mort.

Turpin marche, tenant les saintes amulettes,
Il voit passer au ciel un nuage de feu :
"Seigneurs, s'exclame-t-il, il ne faut tenter Dieu."

Moréas voit une bouteille

Il a, ce petit vin, des couleurs épatantes.
En plus, sur l'estomac, il n'est pas bien méchant.
Il peut rendre bavarde une langue hésitante
Et conduire une fille à des aveux touchants.

Rien de tel qu'un godet pour bien reprendre haleine,
Pour chanter ses amours en des vers fulgurants,
Pour que chacun se marre ainsi qu'une baleine
Et pour faire surgir des couplets hilarants.

Remets-en donc un peu, puisque mon verre est vide,
Remplis aussi le tien, car tu en es avide,
Le vin, dit le poète, induit la joie au coeur,

Qu'il soit jeune et fruité, ou sombre et vénérable,
Qu'il soit bu par un riche ou par un misérable,
Des tristesses du jour, ce nectar est vainqueur.

Gaston voit une bergère

Partager l'air du temps, est-il dans l'univers
Un plus charmant plaisir (sinon dans les bouteilles) ?
Bergère dont l'aspect de loin nous émerveille
Ne saurait qu'ajouter à la douceur de l'air.

Souvent, pour résister aux rigueurs de l'hiver,
Aile contre aile, au nid, se pressent les abeilles ;
Les oiseaux du jardin, de même, sous la treille,
Ensemble sont blottis, face au grand froid pervers.

La douceur est ainsi obtenue, aux étables,
Aux sous-bois, aux jardins, alentour d'une table,
Quant vibre au coin du feu l'air du grillon chanteur.

Bergère et son berger partagent du vin sombre :
Ici, pas plus d'écart qu'entre un corps et son ombre,
Et les jours ont pour eux d'identiques senteurs.

Charles Cros voit un catoblépas

Laissons parler la fantaisie,
Laissons-la nous dicter nos vers.
Un lapin rose, un cheval vert,
Un chien qui dit des poésies.

Une licorne bien choisie
Qui a su faire un camembert
Et qui au pape l'a offert,
Lequel aussitôt s'extasie !

Un catoblépas marchand d'art,
Un cachalot rouge de fard
Dont je l'ai tartiné moi-même,

Un rhinocéros virginal
Qui chante l'hymne national
Au lieu de dire ce poème.

Du Bellay voit un cercueil

L'âme s'enfuit du corps avant d'être assouvie,
Comme un triste convive en allé au milieu
Du généreux festin que lui offrent les dieux,
Quand de si tôt partir il n'avait point envie.

Vous tous, dont la présence ainsi me fut ravie,
J'évoque votre image en passant par les lieux
Où nous allions ensemble, et je sens dans mes yeux
Comme un goût de pleurer sur mon restant de vie.

Nous ne chanterons plus, ni "Les copains d'abord"
Ni le refrain qui dit "Saint Eloi n'est pas mort",
Ni le chant de Mandrin, ni d'autres ritournelles.

Perdant un camarade, on perd un peu de soi,
Mais ainsi va la vie, avec sa dure loi,
Existence fugace, et non pas éternelle.

Mallarmé voit un jardin

La pécheresse qui vivait parmi les Douze
À tomber au péché ne les incitait pas,
Même allongeant son corps sur les fraîches pelouses,
Quand ils avaient marché plusieurs milliers de pas.

Le fils du charpentier n'en fit point son épouse,
Et quand il lui parla, juste après son trépas
Et sa résurrection, dit « Ne sois point jalouse,
Je ne voyais que toi, lors du dernier repas. »

Exilée désormais en fort lointaine terre,
Aux gens de ce pays elle dit le mystère,
Priant que soit fécond, sur leur sol, ce pollen ;

Un moine gyrovague a béni le calice
Où se forme à nouveau le sang noir du supplice
Et murmuré son nom (c'est pour lui « Magdalen »).

Fréchette voit des navires

Les voiles des Français valent celles d'Espagne ;
La flotte avance au vent comme un nuage gris.
Bien des nouveaux terroirs, dès demain, seront pris,
En Amérique, en Chine, en Grande Garabagne.

Priez donc tous vos saints, beaux marins de Bretagne :
Parfois, sur l'océan, le ciel est assombri,
Ou par le fier pirate on se trouve surpris ;
On se dit : j'aurais dû partir à la montagne.

Mais débarquer à l'Ouest, quelle charmante chose :
Les jardins canadiens à la saison des roses,
Baignés dans la lumière et le goût du nectar !

Et les canons du roi, dans un bruit de tonnerre,
Convainquant aussitôt les Indiens débonnaires
D'offrir leur sujétion à ce seigneur vantard.

Laforgue voit des oiseaux

Voici venir le temps des savoureux costumes
Sur les quais de la Seine, et sur les boulevards.
Le très proche printemps s'annonce au ciel blafard,
Et déjà nos jardins au matin se parfument.

Du vert par-ci par-là, quelques fleurs dans la brume,
Telles que les refont, chaque année, nos regards,
Avec un peu d'avance ou un peu de retard,
Et déjà nos oiseaux montrent leurs neuves plumes.

De ce printemps nouveau, la splendeur est en route,
Elle a mûri dehors, sans que ton coeur s'en doute.
-« Il rit d'oiseaux, le pin de la façade nord ! »

Oiseaux qui des beaux jours portent la certitude,
Dont le chant nous émeut par une plénitude
Qui nous apaise, et qui nous rend un peu plus forts.

Le lézard vert de Piaf-Tonnerre

Le Capitaine Piaf-Tonnerre,
Étant presque sexagénaire
Capture un jour un lézard vert
À la lisière du désert.

Le lézard vert de Piaf-Tonnerre
Pondit un oeuf dans l'aube claire ;
Il en sortit un lézard vert
Qui lui ressemblait comme un frère,

Et ce deuxième lézard vert
Pond, à son tour, un oeuf tout vert
D'où sort, sans aucun commentaire,

Un autre, au geste similaire.

Cela peut durer tout l'hiver
Ou même, autant que l'univers.

Robert Desnos voit un concombre

Le concombre masqué rêve qu'il est un ange,
Par une cheminée entrant dans sa maison ;
Il arpente les lieux pour ouvrir la prison
De ceux qui sont fixés, et que cela dérange.

Le concombre se voit, lors de ce rêve étrange,
Proposer aux objets de vastes horizons,
Laisser les radiateurs danser sur le gazon
Et le blanc lavabo s'amuser dans la grange.

Grimpant péniblement au long de l'escalier,
Un robinet de cuivre a surgi du cellier ;
Sur deux pieds de métal, il court au vestibule.

Et le pauvre concombre, au milieu de la nuit,
Galope en poursuivant le robinet qui fuit,
Espérant le piéger dans une péninsule.

Federico voit des lézards

J'ai vu Maître Lézard en pleurs dans les herbages,
J'ai vu Dame Lézard, des larmes dans les yeux ;
Ils ont perdu ce qu'ils avaient de plus précieux :
Le bel anneau de plomb, témoin de leur mariage.

Par-dessus la prairie, c'est l'azur sans nuages
Qui embarque à son bord les habitants des cieux.
Capitaine dodu, le soleil orgueilleux
En gilet de satin conduit son équipage.

Qui entend des lézards l'émouvante supplique ?
Pourront-ils retrouver leur anneau métallique ?
Il faut craindre que non, car nul n'en a souci.

Federico chanta cette étrange comptine,
Beau souvenir pour moi de lecture enfantine ;
Devenu vieux lézard, je lui dis grand merci.

Rollinat voit un mirage

Voici venir le temps des pâquerettes roses
Et bientôt, du réveil des lilas violets.
Il faudra prendre garde à la douceur des choses
Et au foisonnement d'impermanents reflets.

Puisque les astres purs ont des frissons follets,
Puisque deux ou trois fleurs sont une apothéose,
Je veux passer le jour à chanter des couplets
Près de la cruche froide où le vin se repose.

Autour de ce jardin, des voix planent ensemble ;
Je donne à mon espoir tout l'avenir qui tremble
Et cette floraison d'acacias glorieux ;

Même si ce bonheur n'est, en fait, qu'un mirage,
Il emplit tout mon cœur, en emplissant mes yeux,
Comme mon ciel s'emplit de printaniers nuages.

Transmutation

L'écriture accomplit une cuisson mystique :
La matière des mots acquiert un nouveau ton.
Chaque phrase devient un vers énigmatique,
Chaque route un nouveau parcours de marathon.

Il est riche de sens, l'arrêt épisodique
Au cours duquel ton coeur médite sur les noms
Et sur les artefacts auxquels on les applique.
Loin des grands postulats, loin du oui et du non,

L'écriture accomplit sa portion de chemin
Parce que nous avons la foi dans nos deux mains
Et que nous comprenons le jargon de la brise.

Ainsi, nous écrivons, et ce n'est pas du vent.
Le sens au fond de l'âme, et la plume au-devant ;
Le sort peut l'éprouver, jamais il ne la brise.

Hommage au Révérend Père Michel

J'ai eu pour précepteur un moine un peu mystique :
L'ordre bénédictin lui conférait le ton
Des penseurs de jadis, parfois énigmatiques.
Maigre, il était, comme un coureur de marathon.

Tous deux, nous suivions des parcours épisodiques.
« Père Michel » était, en religion, son nom.
Il aimait qu'on s'instruise, il aimait qu'on s'applique,
Et, marmot que j'étais, je ne disais pas non.

Nous parlions d'Écriture au hasard des chemins ;
Le son de l'angélus faisant joindre nos mains,
Parvenait jusqu'à nous sur ses ailes de brise.

Il expliquait toujours, il plaisantait souvent,
Où est-il, aujourd'hui ? On a jeté au vent
Sa cendre que la terre a noblement reprise.

Nelligan de Pâques

Le fils du charpentier n'a pas dit « Prends l'argile
Et fais-en ma statue pour orner les couvents ».
L'homme n'est point censé se prosterner devant
La représentation d'un prophète fragile.

Il fut sage penseur à l'expression subtile,
Et métaphysicien, et rhapsode rêvant,
Cet auteur a laissé souffler sur lui le vent
De l'Esprit. La lecture était, pour lui, facile

De la réalité, des devoirs et des droits,
Car il n'est point monté par hasard sur la croix,
Nouvel arbre dressé au jardin de son père.

Apprenons la leçon de l'héritier pensif :
L'adoration n'est pas dans les cris convulsifs,
Mais dans l'acceptation d'un quotidien calvaire.

Du Bellay voit une jument

Sous Picrochole, une vaillante armée
À grand fracas progressait sous les cieux,
Qui chevauchait en habits précieux,
Troupe en bon ordre et d'ardeur animée.

Du noble roi la coiffure emplumée
Fait de cet homme un fier rival des dieux ;
Sa voix entonne un chant mélodieux
Montant au ciel ainsi qu'une fumée.

Gargantua cependant fait pleuvoir
Sur ces soldats qui sont en son pouvoir.
Ils sont noyés sous les tonnes d'urine

Qu'à flots déverse une grande jument.
Le roi, qui fut si fort premièrement,
Est vaincu par la pisse chevaline.

Coppée voit une tulipe

Ici la passion du décor
Est ambitieuse et triomphante
Comme les lèvres de l'infante
Sur le front du conquistador.

La splendeur que l'amour enfante,
Ne saurait jamais être en tort ;
Il n'est point de plus beau trésor
Au coeur de la ville étouffante.

Si quelqu'un t'aime, alors tu peux
Oublier les écrits pompeux
Et boire un coup sous les platanes.

Jadis, le vieux Mathusalem
Chantait : « Foin du vaste harem,
J'ai bien assez d'une sultane. »

Saint Nicolas dans son enfance

Lorsque Saint Nicolas demeurait chez son père,
Il était employé à garder les porceaux.
Un jour qu'il les menait vers la Butte Monceau,
Il advint que les porcs, soudain, lui échappèrent.

Un saint, sur un tel coup, jamais ne désespère :
Il prend sa cornemuse, exécute un morceau
De musique sacrée ; au sein de son troupeau,
C'est un rassemblement, désormais, qui s'opère.

Et l'on peut voir les porcs, sur cette lande immense,
Qui, se tenant entre eux, joyeux, tournent et dansent,
Sauf une vieille truie, ayant délibéré

De courir, derechef, en parcourant la plaine.
C'était, à ce qu'on dit, la cousine germaine
De la truie que l'on voit chez Monsieur le Curé.

Baïf cuit un gâteau

Un alchimiste en un grand fourneau cuit
Cent ingrédients dessus la chaude braise :
Un rat fossile, une blatte irlandaise,
Un pamplemousse, une branche de buis,

Un basilic, un papillon de nuit,
Une belette, une hydre japonaise,
Un oiseau-mouche, une grenouille anglaise
Et d'autres, dont le souvenir me fuit.

L'alchimiste a pour un but seulement
Cuit ce ragoût aux nombreux éléments :
C'est pour faire un gâteau d'anniversaire.

Et me direz qu'un tel mets n'est point bon ;
Mais pour le faire il avait sa raison :
Car le gâteau est pour sa belle-mère.

Sur une inspiration de Sully-Prudhomme

Tous les mots ont des couleurs
Et souvent les renouvellent ;
Certains font des étincelles,
D'autres soignent les douleurs.

Ils sont frais dans la chaleur,
Ils n'ont pas de moeurs cruelles ;
Leurs aimables ritournelles
Ont apaisé bien des pleurs.

Ils ont soulagé ma peine ;
J'ai ri comme une baleine
(C'est cela qui fait du bien).

Ils ont envahi ma tête,
Faisant de moi un poète,
Un rhapsode, un magicien.

Paul voit un roi

Scarron se fout du roi, et du ministre aussi.
Si le malheur du temps fait le bonheur de l'hôte,
Scarron, si sage et fou, sera heureux, sans faute,
Sur son large fauteuil paisiblement assis.

De guerre et gouvernance, il n'a point le souci,
Mais de bonne salade et de bonne entrecôte,
Et d'un bon seau à glace et d'un bouchon qui saute,
Et que le pain, surtout, ne soit point trop rassis.

Scarron, j'aime ta plume, elle est d'un joyeux drille,
J'imagine ton oeil qui de malice brille
En demandant au roi de cueillir un melon.

Tu as ta belle humeur, le monarque a la sienne,
Et tu te fous du roi, mais qu'à cela ne tienne,
Le roi aime s'asseoir pour rire en ton salon.

Robert voit une salière

Vous qui nous proposez des chemins lumineux,
Voyez : il ne s'agit que de blanches ténèbres,
De quoi mettre en retard plus d'un convoi funèbre.
Un navire est piégé par le canal marneux,

N'ayant pu négocier un passage épineux
Malgré tous les efforts d'un timonier célèbre.
Puisqu'aucun rossignol n'est rayé comme un zèbre,
La reine prend celui qui est fuligineux.

La nuit met une étoile en guise de cachet
Sur un litre de vin. Le sel qui se cachait
Surgit d'une salière aux jambes magnifiques,

Se répand dans l'assiette et chante un petit air
Dont l'auteur est, dit-on, ce diable de Robert
Qui compte l'enseigner aux flots du Pacifique.

Rollinat voit une échelle

Un arrosoir troué de rouille
Dort d'un sommeil sans lendemains,
Abandonné près d'un chemin
Où quelques insectes vadrouillent.

Il n'aidera plus la citrouille,
Ni le trèfle, ni le jasmin ;
Ainsi en décida l'humain
Qui a jeté là sa dépouille.

Mais un escargot dans la nuit
Survient, un autre encore, et puis
Tous deux l'adoptent pour refuge.

Ainsi, loin de son potager,
Il peut maintenant protéger
Ce joyeux couple de transfuges.

Heredia voit un orfèvre

Quand vint la Saint-Éloi, ils furent trois orfèvres
Invités à dîner chez un autre bourgeois,
Orfèvre lui aussi. Installés sous son toit,
Dans des breuvages forts ils ont trempé leurs lèvres.

Le plus ivre des trois dit « Foin des plaisirs mièvres !
Car nous leur préférons l'orgie de bon aloi. »
Chacun put éprouver leur amoureux émoi,
Leur rut démesuré, leur priapique fièvre.

Ils ont honoré la maîtresse de maison,
La demoiselle aussi, et même le patron
Qui ne s'attendait point à pareille aventure ;

Ils convoitent le chat, qui aussitôt s'enfuit ;
On les vit sous la lune, au milieu de la nuit,
Poursuivant l'animal au long de la toiture.

Paul voit une forêt

Si tu veux composer un sonnet visionnaire,
Fais-le sans réfléchir, fais-le décontracté,
Sans y mettre, surtout, nul effet littéraire ;
Fais-le comme un refrain négligemment chanté.

L'esprit, se souvenant d'une ancienne caresse,
Compose un petit air au soleil de midi ;
Et le public reprend ces quelques mots qu'il tresse
Et que jusqu'ici nul rhapsode n'avait dits.

Quant au sens qu'un quatrain ou qu'un tercet délivre,
Il n'en aura pas plus que l'uniforme azur,
Pas plus qu'un graffiti sur la tranche d'un livre.

Car ce n'est qu'un reflet léger qui tremble sur
La pelouse qu'avril s'occupe à rendre verte,
Que la rumeur des voix par la porte entrouverte.

Marceline voit une rose

Le petit prince, épris d'une rose éphémère,
En garde le portrait dans son coeur palpitant ,
Aussi léger qu'une ombre ; il en a peur, pourtant,
Et parfois n'ose plus refermer ses paupières.

Le jour de son départ, elle l'avait deux fois
Appelé faiblement, et d'une voix tremblante.
Des volcans surgissait une fumée brûlante
Et le prince n'a pas entendu cette voix.

Terre, sois à son corps douce comme une mère.
Aviateur, prends son deuil, tu lui servis de père ;
Compose le portrait de cet enfant sérieux.

Les lecteurs apprendront, en lisant cette prose,
Comment tu fus ami de l'amant de la rose
Qui de la rose avait le reflet dans ses yeux.

Dupanloup voit Priape

L'évêque d'Orléans mangeait une grillade
Sur les bords de la Loire, un dimanche, autrefois.
Félix Dupanloup mange, il fait la fête, il boit ;
La serveuse lui semble une douce dryade.

Mais c'est en vain qu'il lance une amoureuse oeuillade :
La fille se refuse à cet homme de foi,
 Craignant d'en éprouver un fatal désarroi.
(La chanson nous prévient contre un tel camarade).

Il revient travesti en aimable Pierrot
Et s'installe au comptoir afin de prendre un pot,
Ayant pleine confiance en son déguisement.

Mais le son de sa voix le trahit tout à coup,
Qui, plus que des soupirs, semble un mugissement :
À son puissant organe on connaît Dupanloup.

Bernard Dimey voit un duc

J'étais duc, fils de duc, en position centrale
Dans ce petit terroir, dans ce petit troupeau.
Textes préfectoraux, décrets municipaux
Ne font point oublier l'autorité ducale.

Taxer les paysans d'une façon banale,
Emprunter des accents archiépiscopaux,
Puis soudain condescendre, un jour, à prendre un pot
Et même à raconter une blague triviale...

Qui dit que le bouseux ne veut plus de noblesse ?
Toujours il a pour nous des trésors de faiblesse,
Surtout quand il nous voit couchés dans un cercueil.

Poète, ne sois donc pas surpris de leurs larmes.
Je suis mort, comme un plouc, c'est ça qui les désarme,
Ils pensaient qu'à partir je mettrais plus d'orgueil.

Verlaine voit du sable

La Seine au long des quais n'est point toujours la même,
À certains de ses ports l'automne abat des noix ;
Et souvent les pêcheurs ont le bonheur suprême
D'avoir aménagé un confortable endroit.

Ce que je trouve beau : la Seine est sans problèmes.
Les poissons font leur vie, au hasard on les voit
(Un peu moins cependant, au moment du carême)
Danser à la surface, à l'ombre des grands bois.

Les deux rives de Seine, aventureuses marges
Font un passage étroit auprès du fleuve large,
Semblant dire « Avancez au chemin que voici ».

Et la Seine accomplit, sans prier Dieu ni Diable,
Son parcours la semaine et le dimanche aussi,
Portant les vieux chalands aux cargaisons de sable.

Jarry voit une boîte

La boîte de haricots verts
Lisait trop d'écrits romantiques,
Et même, elle écrivait des vers
Pour parler d'amours platoniques.

Comme il battait, son petit coeur,
Comme il avait de la patience
Et comme il se montrait vainqueur
De ce qui troublait son essence !

Elle aimait, d'un très vif instinct,
Le bel empereur Constantin,
Ce grand déplaceur de frontières.

Lui, devenu spectre anonyme,
Fut sourd à toutes ses prières,
N'aimant point les textes qui riment.

Heredia voit Pégase

Je vois, dans le ciel clair, un cheval s'envoler
Et passer au lointain près d'un dragon qui fume,
Vision d'apocalypse, et que n'ai-je une plume
Habile à vous montrer ce tableau bariolé !

Le dragon sur le sable au soir est immolé ;
Le cheval merveilleux plane au loin quand la brume
D'un feu crépusculaire alentour se consume,
Dont l'animal magique est tout auréolé.

Le cavalier mettra le cap sur une étoile
(Ce qui de plus d'un peintre inspirera la toile,
Ces gens-là sont très forts, que n'ai-je leur pinceau !)

Andromède et Persée (ou seraient-ce leurs ombres)
Visitent l'univers, éternels jouvenceaux
Que plus aucun dragon n'attriste ou ne rend sombres.

Heredia voit un dinosaure

Tant de jours ont passé depuis que je naquis ;
Tant de flots ont coulé sous les ponts des grands fleuves,
Tant de jours, tant de nuits, tant de joies, tant d'épreuves
Que je ne sais plus bien ce qui demeure acquis

Et ce qui est perdu. Le peu que j'ai conquis
Ne mérita jamais que nul ne s'en émeuve,
Des riens, un vers traduit ou une chanson neuve...
Mais peut-être viendront d'autres instants exquis :

L'instant où la pensée plus calmement déferle,
L'instant qui est rempli du murmure du vent,
Plus doux que la rumeur d'un antique couvent ;

L'instant où, dans les bois, on voit courir un merle,
Et le déclin du jour où tout va s'ombrageant,
Et la nuit, simplement, sous la lune d'argent.

Heredia voit des chimères

Dans le jardin du barde, à la saison nouvelle,
Est un grand vase orné d'une combinaison
De signes, de portraits, de monstres à foison ;
Le barde s'en protège au moyen d'une stèle.

Ce vase est imprégné d'une puissance telle
Qu'au lieu de le garder auprès de sa maison,
Le mage l'a posé loin, sous les frondaisons.
Il est dit qu'à la fin d'une guerre cruelle

Il fut porté ici par douze cavaliers.
Ce que les gens ont tous fini par oublier,
C'est qu'il a un pouvoir bien extraordinaire :

Car quiconque parvient à plonger dans ses flancs
Pénètre en un tunnel baigné d'un éclat blanc
Et finit par sortir au pays des chimères.

Piaf-Tonnerre chez Gilles Durant

Piaf-Tonnerre a rejoint la rivière pensive
Et son regard vers l'onde il conserve baissé,
De rêves incertains son coeur est tapissé,
Qu'il évoque en silence alors qu'il suit la rive.

Son âme est souvent seule à soi-même attentive,
Mais son esprit n'est point ralenti, ni glacé :
Car il médite ainsi, sans pouvoir se lasser
Ni produire en son coeur des ondes négatives.

Les caprices de l'eau jamais ne le surprennent,
Ils peuvent survenir sans qu'il ne s'y méprenne,
Ces mirages subtils sont ceux qu'il aime voir.

Sur le soir, il observe un ondin qui propose
Le thème d'un sonnet ou d'une page en prose
À son propre reflet dans ce mouvant miroir.

Corbière voit une guitare

J'écoutais un air de guitare,
Régplant le son sur "pas trop fort" ;
J'échappais au monde barbare,
À la vieillesse et à la mort.

Car pour quitter ce purgatoire,
Il me suffit de quelques pas,
D'une chanson dans la nuit noire,
D'un chanteur que l'on n'oublie pas.

Il dit les drames de la rue,
Les petits bonheurs, les émois,
Son désir pour une inconnue ;
Il dit tout cela mieux que moi.

Ah ! je t'écoute, camarade
Brassens, en savourant ta voix,
Et puis je fais des sérénades,
Un petit peu moins bien que toi.

Vincent Voiture voit une prison

Cet auteur s'assied vaillamment
Et retrousse ses belles manches,
Puis il découpe proprement
Une moitié de feuille blanche.

Il mobilise sa raison
Qui lui donna tant de victoires ;
Il la menace de prison
Si elle ne trouve une histoire.

Mais la raison de ce dévot
N'aime point trop son coeur en cendres ;
Elle s'enfuit de son cachot
Et lui dit « Va te faire pendre ».

Ah, voilà qu'en ce nouveau jour,
L'inspiration part en fumée !
Pas même une chanson d'amour ;
Que lui dira sa dulcinée ?

Juste avant de dormir

Quand l'esprit s'installe en haut
De l'espace, en plein silence,
Son humeur s'étend sur l'eau
Où se dissout sa violence.

La douceur d'une compagne
Et sa musicalité
Sont horizon de montagne,
Il ne faut point s'y hâter.

Le vent du soir n'a pas d'âge,
Il peut se monter aimant
Pour ceux qui sont en voyage.

Dans la mer, rien à comprendre,
Juste observer les récifs
Et naviguer par méandres.

Pour Robert Desnos

Robert, tu entendais la voix de la Victoire ;
Pourtant le quotidien était encore obscur,
Et d'en sortir vivant, tu n'étais pas trop sûr.
D'avoir ainsi chanté, c'est ton titre de gloire,

Dans le siècle suivant, il est de toi mémoire,
Comme d'un qui savait employer des mots durs,
Mais aussi d'autres mots, doux comme des fruits mûrs,
Comme d'un qui savait raconter une histoire.

Nous savons qu'avec toi l'ennemi fut sévère,
Qu'il te fit embarquer dans sa sombre galère
Et terminer ta vie en souffrant mille maux.

Tu n'es pas revenu de l'exil redoutable,
Les copains n'ont plus mis ton assiette à leur table ;
Mais ils rêvent le soir, en retrouvant tes mots.

Baudelaire voit une grenouille

À travers la vapeur splendide,
L'aède accourt à toute bride ;
La muse lui offre le vin
Qui produit un songe divin,

Plus doux que de la confiture,
Plus sauvage qu'une aventure,
Plus clair que le ciel du matin.
On voit surgir, dans le lointain,

Une grenouille aux blanches ailes
Qui dit des trucs intelligents
Sur les univers parallèles ;

Puis, dans une eau vive plongeant,
Disparaît au pays des rêves,
Avant que la nuit ne s'achève.

Segalen voit un lézard

Sur le mur du jardin se repose un lézard,
Cousin des fiers dragons qui défendent l'Empire.
Je lui offre une figue, il la mord sans rien dire,
Il n'en mange, au total, qu'une petite part.

Je l'observe pour voir s'il voudra, par hasard,
Inspirer un poème à ma modeste lyre ;
Mais il garde une allure assez pince-sans-rire,
Sans même une lueur dans son humble regard.

Va-t-il, d'une détente, affirmer son éclat ?
Restera-t-il posé sur le mur, bien à plat ?
Dira-t-il un bon mot, ainsi qu'un joyeux drille ?

Malheur ! On ne le voit, maintenant, plus du tout :
Le traître, par surprise, est rentré dans son trou,
Le voici soudain qui par son absence brille !